

Comment continuer à servir la littérature quand on est un mauvais écrivain

Olivier Maillart

Numéro 66, automne 2016

À quoi sert la fiction ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2016). Comment continuer à servir la littérature quand on est un mauvais écrivain. *L'Inconvénient*, (66), 25–27.

COMMENT CONTINUER À SERVIR LA LITTÉRATURE QUAND ON EST UN MAUVAIS ÉCRIVAIN

Olivier Maillart

C'est, pour un écrivain, le pire des malheurs. Il a écrit un livre. Un mauvais livre. Il le publie. Puis il en a écrit un deuxième, tout aussi mauvais. Puis un troisième. S'il est lucide (et l'écrivain l'est bien souvent, au moins sur ce point), il sait que, peu importe les critiques favorables et même, pourquoi pas, les ventes pas dégueu, ça ne décollera jamais. Il n'a pas de talent, en tout cas pas celui d'écrire de bons livres. Tout ce qui l'attend, c'est une longue vie de mauvais ouvrages, une interminable route qu'il plantera, à intervalles réguliers, d'un nouveau titre, ni pire ni meilleur que les précédents. Médiocre.

Et pourtant, il aime la littérature ! Sans cela, il serait simplement dans la com', le journalisme ou la publicité¹, et il ne chercherait pas à en sortir ! Comment faire alors pour, tout de même, participer à ce grand élan créateur qui occupe l'Homme depuis quelques millénaires ? Quel moyen trouver pour inscrire son nom dans la liste, jamais bien longue, de ceux qui auront compté parmi les grands esprits, les phares, disait Baudelaire, de son époque ? Je proposerai ici une solution peu coûteuse, raisonnablement accessible, et qui offre à tout un chacun de bonnes chances de postérité au sein du monde des lettres, ou de ce qu'il en reste : à défaut de se faire bon écrivain en effet, il reste la possibilité pour vous, pour moi, de devenir un personnage de roman tout à fait convenable.

La chose vous semble invraisemblable ? Prenez le temps d'y réfléchir. On n'a jamais autant écrit sur soi, sur ses parents, ses voisins, ses amants et ses chats qu'aujourd'hui. Le *témoignage*, voilà la grande vertu littéraire contemporaine ! Du vif, du cru, du saignant : la misère ici, les morts là-bas, ta misère sexuelle ou ton papa qui ne t'a pas assez aimée. Tous autant que nous sommes, nous avons de bonnes chances de nous retrouver *racontés*, presque autant que filmés, comme si la littérature prenait définitivement exemple sur l'enregistrement audiovisuel permanent qui est devenu notre lot quotidien. Cela nous fait un premier argument solide en faveur de ma proposition : tout le monde a ses chances.

Deuxième argument : intéressez-vous un peu aux auteurs dont on parle le plus. Ceux à la mode, ceux qui ne le sont plus. Ceux qui ont dépassé la mode, les éternels revenants, etc. Attention, je ne vous demande pas de les lire : c'est leur vie elle-même qui est leur meilleure œuvre ! Ils accomplissent ainsi (consciemment ? inconsciemment ? confusément ?) la règle édictée par le lointain dandysme du 19^e siècle : ils sont à eux-mêmes, et pour nous qui les contemplons, autant d'improbables œuvres d'art. Moi qui me suis souvent dit qu'il est incroyable que la perspective d'avoir sa nécrologie dans *Le Monde* n'ait jamais fait renoncer personne à avoir une vie, je suis bien obligé de mettre de l'eau dans mon vin : ce qui est ici visé, bien au-delà d'un petit article journalistique, c'est

LIBRAIRIE

PANTOUTE

Librairie indépendante agréée



40
ans
de littérature

Saint-Roch

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, Québec G1K 3A9
Tél. : 418 692-1175

Vieux-Québec

1100, rue Saint-Jean
Québec, Québec G1R 1S5
Tél. : 418 694-9748

un *devenir romanesque de soi*. Quelque part, on n'est pas loin d'une forme de salut chrétien, de transsubstantiation même : en se faisant le personnage d'une littérature qu'on est soi-même incapable d'écrire, on donne enfin une justification à sa vie. J'en veux pour preuve ces quelques exemples que mon habituelle paresse me pousse à prendre parmi les figures parisiennes que j'ai le plus souvent sous les yeux, au Select, à Saint-Germain-des-Prés (les vieux mythes ont la vie dure), ou plus simplement dans la presse.

Premier cas : il a dépassé la cinquantaine, mais il a toujours l'air d'un étudiant. Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs : il vit toujours comme un étudiant. Il ne travaille pas, il n'a jamais travaillé. Sa mère lui lave encore son linge, et son père, toutes les semaines, lui donne quatre billets, compte exact, pour qu'il puisse aller manger. À quoi occupe-t-il donc ses journées dès lors ? Il écrit. Et les livres paraissent, à intervalles réguliers. Tous mauvais. Il se rêve Rimbaud, Lautréamont, Artaud. Il n'est jamais parti pourtant. Il chante le dérèglement des sens, la folie qui rend libre, l'élan d'une parole vraie qui déferait le grand néant de notre temps, mais tout cela est pris dans un tel refus du monde (dont la conséquence, du point de vue stylistique, est une sorte de charabia pâteux, par refus de la langue commune) qu'on se demande bien qui peut se sentir mis en danger par une telle liberté autoproclamée. Philippe Muray, à propos de la prose d'un ancien premier ministre français qui se rêvait poète, parlait d'une chose qui « ressemblait à du Lautréamont réécrit en vrac par un autiste sous coke ». Ici, la drogue n'est de toute évidence pas la même (le manque de moyens encore !), mais on n'en est pas loin.

La question cependant n'est pas là, et c'est bien toute la beauté de la chose ! Plutôt que d'ironiser sur de mauvais livres (il y en a tant, et ceux-ci ne sont pas les pires, loin s'en faut), il faut admirer la stratégie discrète. Plutôt que de ricaner sur la vie modeste, l'infantilisme, le refus d'affronter de manière adulte le monde concret, les inconvénients probables d'une misère sexuelle en milieu étudiant attardé, renversons le problème. Le roman, nous dit Hegel, joue volontiers du « conflit entre la poésie du cœur et la prose des relations sociales et du hasard des circonstances extérieures ». Mais si notre auteur est un personnage qui refuse, dans son style même, toute prose vécue ? Une sorte de Bartleby rive gauche, un enfant trouvé dont l'idéal est un lyrisme daté d'un siècle et demi (être Rimbaud ou rien), mais dont le roman biographique concret, trivial et touchant, est celui d'un *vitellono*² dont les parents ont depuis longtemps cessé d'attendre l'envol vers la vraie vie ? Alors il est déjà entré dans la littérature.

Deuxième exemple : traversons le boulevard, voyons qui s'attable dans le café d'en face. Plus jeune, plus mignon, dramaturge à succès, des romans, des prix, et une chevelure blonde décoiffée avec un soin maniaque.

www.librairiepantoute.com

Une littérature d'eau douce, des livres qui plaisent à tous ceux – *toutes celles* plutôt, et tant pis pour cette incise particulièrement *genrée* – qui aiment lire, mais qui n'aiment pas la littérature. Enfin, pas la littérature *prise de tête*, quoi. C'est naïf, gentiment niais, ça ne va loin dans aucune direction (politique, érotique, etc.). Il s'agit de ne choquer personne, car il faut pouvoir vendre dans les boutiques de journaux, livres et confiseries des gares et des centres-villes de province. De nouveau, une cible facile pour les satiristes à la Jourde et Naulleau, qui font d'ailleurs très bien leur travail... mais qui passent à côté de l'essentiel. Car l'animal en question n'est pas bête – on ne peut pas être bête quand on obtient le succès dans un secteur d'activité aussi concurrentiel. C'est donc qu'il a mis son talent ailleurs que dans ses livres, même s'il fallait bien en écrire aussi de temps en temps.

Le modèle romanesque inconscient, ici, c'est assurément le jeune homme balzacien. Rastignac s'il réussit, Rubempré s'il échoue (pour le résultat des courses, c'est comme avec Balzac, il faut prendre son temps : quand l'époque aura rendu sa copie, dans trente ou quarante ans, on saura ce qu'il en a été). Bien avant de jouer de ses charmes pour séduire les lectrices, et créer ce curieux phénomène psychique qui fait son succès (donner le sentiment qu'on lit de belles phrases parce que la photo sur la quatrième de couverture est séduisante), notre héros a dû s'imposer. S'introduire dans le « milieu ». Là-dessus on découvre des choses étonnantes... Comme notre premier cas nous paraît enfant à côté ! Cette fois tout y est : séduction des puissants (journalistes, éditeurs, écrivains en vue), prostitution des amis afin d'augmenter les chances de séduire les précédents... Un tueur. Et voyez comme, d'un coup, le lisse gagne en aspérités, comme l'anodin, le publicitaire se parent de vertus... romanesques. Il n'y a peut-être pas de héros pour son valet de chambre³, mais il n'y a jamais d'homme perdu pour la littérature : vu par le trou de serrure du roman, chacun a la capacité de devenir un personnage, méchant, minable, touchant, peu importe. Aussi fades soient les ouvrages de l'esprit... Qu'importe ! Tant que la vie supplée.

Allez, un dernier exemple pour la route : quelque chose de tout à fait différent, comme disaient les Monty Python au temps de leur splendeur. On le *voit* plus qu'on ne le lit – on ne peut pas ne pas le voir : il est partout. Il s'est créé, comme Chaplin, une silhouette aisément reconnaissable, un costume de scène : pas de moustache, pas de chaussures trop grandes ni de chapeau élimé ; il ne s'agit pas d'incarner l'éternelle misère, mais la richesse et l'élégance. Nouveau romantique : chevelure longtemps noir corbeau, chemise blanche impeccable. Après le costume, l'action : il est partout où ça chauffe. Observateur des guerres et des conflits qui ravagent la planète, quand ce n'est pas lui qui les déclenche, pour défendre (au choix) le droit, les hommes, les femmes, le reste. Là, on reconnaît un autre sous-texte mythologique : Tintin, bien sûr. Et puis il y a le verbe : pour qu'il ait droit à sa présence ici, notre héros doit en effet avoir la volonté d'écrire. C'est évidemment là que ça coïncide : l'image est parfaite, l'efficacité

toujours au rendez-vous, mais les livres, de l'avis même de ses amis, sont nuls. Style boursoufflé, idées de seconde main, moraline à tous les étages.

Voilà la présentation habituelle, qui permet la moquerie facile, voire (parce qu'il est juif et défend, il faut le reconnaître, assez systématiquement les intérêts d'Israël et des États-Unis) un déferlement de caricatures antisémites qui ramène la France, depuis quelque temps, en plein 19^e siècle. Mais c'est oublier l'essentiel. Il aurait pu être agent du Mossad ou du Pentagone avec une couverture beaucoup moins chic⁴, mais il a choisi l'écriture. Il a même vraisemblablement commencé par là. Un livre, deux, trois... Quand on y revient (c'était il y a maintenant plusieurs décennies), on se rend compte que tous les brillants esprits de France l'ont ridiculisé. Pourtant il a tenu bon, pondant mauvais ouvrage sur mauvais ouvrage. Et puis il a fait de sa vie une œuvre d'art. Art populaire s'entend, mais tout de même : le véritable OSS 117, c'est lui ! Richissime rentier, il aurait pu rester chez lui tranquillement, mais il a préféré faire de sa vie une série du type *SAS*, ponctuée des scènes burlesques qui manquaient à l'original. Qu'on n'aille pas me dire après ça qu'il n'a pas rendu service à la littérature de son temps !

Bartleby, Rastignac, Tintin... je pense que ça suffit comme ça. De toute façon, on raconterait que tout cela est vrai, personne n'y croirait. La méthode est pourtant simple : il suffit de voir le monde comme un roman. Seule manière pour que chacun, du plus mauvais écrivain au plus improbable philosophe, ait ses chances avec la littérature.

Une conclusion ? Comme on le voit, le problème des mauvais écrivains tient au fait que, chez eux, l'auteur n'est pas à la hauteur du personnage qu'il est aussi. En cela on peut les opposer à un Romain Gary ou à un André Malraux, à qui on a reproché si souvent de s'être inventé une vie, mais qui auront été à la fois des individus exceptionnels et des écrivains exceptionnels. Largement à la hauteur du personnage romanesque qu'ils avaient rêvé de devenir. Cela n'est malheureusement pas à la portée de tout le monde. Ne nous lamentons pas pour autant : il y aura bien un Balzac ou un Céline pour croquer tout cela, un jour. Et l'on s'apercevra peut-être alors que c'est avec les mauvais écrivains qu'on fait la bonne littérature. ■

1. Un lecteur sourcilleux me fera remarquer que les frontières entre ces trois domaines tendent à s'estomper depuis maintenant quelques décennies, au point que ces distinctions n'ont plus vraiment de raison d'être. Il aura sans doute raison.

2. Ou « gros veau » en italien, merveilleuse catégorie existentielle imaginée par Fellini dans plusieurs de ses films : *Vitelloni*, *Roma*, *Amarcord*, etc.

3. Décidément, on se sent hégélien ce matin...

4. Et moins voyante ! Mais l'astuce de celle qu'il s'est choisie, sa ruse même, n'a pas été de nous faire croire qu'il n'existait pas...